

Jacques de Tonnancour (1917-2005) Un sens aigu du vivant

Gilles Hénault

Volume 49, numéro 198, printemps 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/52630ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

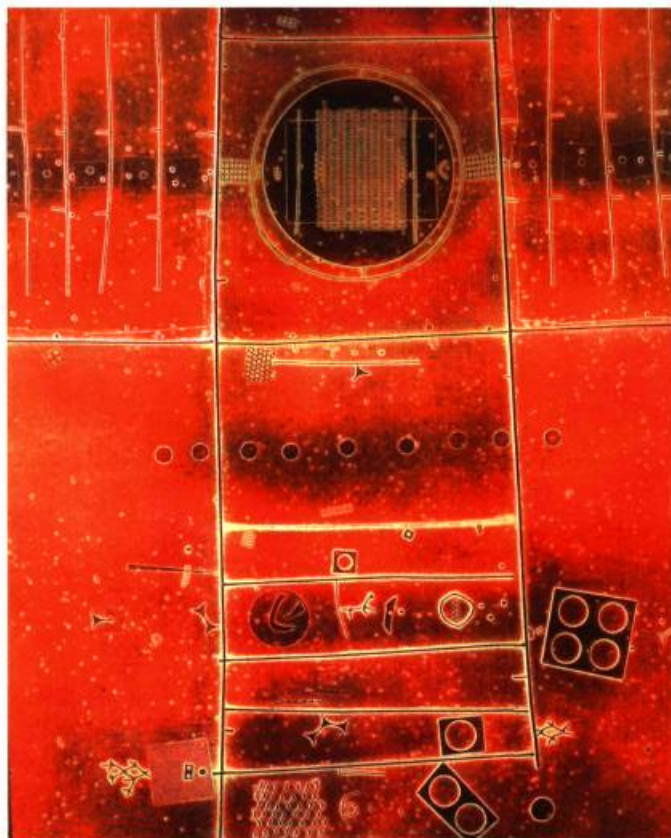
1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hénault, G. (2005). Jacques de Tonnancour (1917-2005) : un sens aigu du vivant. *Vie des arts*, 49(198), 54-55.

JACQUES DE TONNANCOUR (1917 – 2005) UN SENS AIGU DU VIVANT



TOUT À LA FOIS PEINTRE, CRITIQUE, PROFESSEUR,
CRÉATEUR DE BIJOUX, COLLECTIONNEUR,
ENTOMOLOGISTE ET PHOTOGRAPHE D'INSECTES,

JACQUES DE TONNANCOUR AFFICHAIT UN PARCOURS RICHE
ET DIVERSIFIÉ. PORTRAIT D'UN HOMME-ORCHESTRE FASCINÉ
PAR LES ARTS VISUELS ET LES SCIENCES.

Tryptique, 1968 (détail)
Huile sur toile marouflée sur panneau d'aggloméré
198 x 488 cm
Collection de l'Université de Montréal
© Jacques de Tonnancour 2000

Né à Montréal en 1917, Jacques de Tonnancour se passionne dès son plus jeune âge pour le dessin et la collecte d'insectes. Cette double fascination pour l'art et les sciences ne le quittera jamais. Étudiant à l'École des beaux-arts de Montréal (de 1937 à 1940), il se laisse solliciter par des influences diverses, dont celles de Pellán, Borduas, Matisse et Picasso. Farouchement indépendant et détestant l'embrigadement esthétique, il s'est joint au Groupe Prisme d'yeux, dont il a rédigé le manifeste en 1948, manifeste publié sous la tutelle d'Alfred Pellán. Jacques de Tonnancour poursuivra son engagement dans les débats qui animent le milieu de l'art, notamment en tant que professeur durant près de trente ans. L'artiste prône la diversité créatrice et insuffle cette liberté aux jeunes artistes à travers son enseignement non conformiste. Cette diversité est également présente dans ses périodes artistiques: paysages laurentiens, tableaux collages, peintures-écritures, tableaux fossiles. On lui doit aussi plusieurs œuvres intégrées à l'architecture: murales du Planétarium de Montréal, de l'Université de Montréal ainsi qu'à la station de métro Saint-Henri. Couronné de nombreux prix et distinctions, Jacques de Tonnancour a reçu des doctorats honorifiques de l'Université Concordia et de l'Université McGill, et le titre de professeur émérite de l'UQAM.

En hommage à Jacques de Tonnancour, nous publions un extrait d'un article du poète et critique Gilles Hénault, texte qui a été publié une première fois sous le titre «Tonnancour», dans l'ouvrage 16 peintres du Québec dans leur milieu, coll. L'inventaire des créateurs, Montréal, Vie des arts, 1978, p. 147-156.

Première impression en entrant dans l'atelier de Jacques de Tonnancour: suis-je dans un atelier de peintre ou dans un cabinet d'entomologiste? Quelques toiles seulement sont accrochées au mur: l'une se lit comme un alphabet perdu; une autre étale à plat un immense crabe; sur d'autres, plus petites, des poissons évanescents se fossilisent dans une grisaille de pierre. Partout ailleurs, ce sont des collections de coléoptères, de papillons, de scarabées, d'araignées, de cigales, bref d'insectes dont les formes et les taches multicolores s'ordonnent selon les espèces. Il y a aussi des dessins indiens (beaux

comme des sentiers en forêt) qui inscrivent leurs symboles sur des écorces minces comme des papyrus, à côté de colliers bizarres de tribus de l'Amazonie ou d'ailleurs. Des voyages ont laissé là leurs reliques ou leurs reliquats.

Tonnancour me parle et m'explique. Il faisait une exposition, il y a quelques mois, et, maintenant, il est dans un état d'attente. C'est l'«input» qui le préoccupe, en ce moment, beaucoup plus que l'«output». J'ai devant moi un homme qui utilise un langage du XX^e siècle, un homme raffiné, cultivé, un artiste qui a réussi, mais dont la transparence n'est qu'apparente. Je découvre qu'il est assiéé par une passion de son enfance, hanté par les insectes et par leur prolifération dans les jungles tropicales.

Dans un *flash-back*, je revois le jeune Tonnancour, qui exposait, il y a plus de trente ans, des toiles issues de son inquiétude en face de Matisse et de Picasso, de ce Picasso lui-même troublé par la découverte des masques nègres, par une archéologie qui allait ébranler tout l'art contemporain, tant il est vrai que l'homme, comme la civilisation, doit prospecter le temps dans toutes ses dimensions pour observer un équilibre: non pas retour, mais recours à l'enfance ou à l'émerveillement fécond des grands mythes primitifs!

Tout à coup, je devenais cinéaste, et je voyais le déroulement de son œuvre et je faisais un zoom qui me montrait l'arbre, comme signe (car, si l'on dit que l'arbre nous cache la forêt, le contraire est encore plus vrai: la forêt nous cache l'arbre). Ces signes évoluaient vers le pictogramme, et à l'instar de ce que l'on voit dans l'art chinois, me montraient l'universel dans le particulier.

Puis se produisait un renversement du processus, comme si l'artiste avait craint de perdre contact avec la matière. Et c'était la série des collages. En réalité, l'effet de grossissement se poursuivait; il montrait l'arbre en tant que texture, rugosité, espace où l'œil ne reconnaît plus le signe, mais l'écorce avec ses aspérités, ses variations lumineuses, ses plaies et ses plages, ses champs colorés.

Alors, un danger s'instaure. Il faut montrer de nouveau que l'art n'est pas la nature; que l'esprit de géométrie est bien le propre de l'homme. (Pourtant, cette formulation est ambiguë, car partout la nature sème à profusion ses théorèmes de coquillages, ses symétries d'insectes, son cubisme de cristaux.) Tonnancour en tiendra compte, car sa pente naturelle l'entraîne à privilégier la forme; il composera donc ses tableaux en y inscrivant sur un fond grumeleux sa trace personnelle, je veux dire ses propres géométries, ses écritures.

Si je continue mon zoom, je m'aperçois que, sur l'écorce, il y a des insectes. Tonnancour m'avoue qu'en regardant un arbre, il le balaie instinctivement du regard pour y repérer des insectes, *idéogrammes* inscrits sur l'arbre et, la plupart du temps, camouflés, comme les caractères d'anciennes écritures sur les bambous, tablettes ou palimpsestes.

Nouveaux éléments d'un langage pictural, ils s'insèrent dès lors dans l'ordre de la peinture. C'est le peintre qui doit s'emparer d'eux pour les transformer en formes stylisées, en taches et en traces, comme les éléments fossilisés qui ne laissent que leurs empreintes dénaturées, donc artificielles, l'art étant aussi artifice. Et, en effet, Tonnancour me montre des pierres contenant des fossiles, dont certaines de ses toiles sont des témoignages plastiques, c'est-à-dire, transposés.

Tonnancour ne me cache pas que c'est par hasard, en utilisant pour peindre des procédés d'estampage, qu'il a été amené à s'orienter vers les collages. De même, c'est en vaporisant de la peinture d'un certain bleu sur une toile qu'il a établi un rapport avec le bleu des ailes d'un papillon de l'Amazonie, ce qui a donné naissance à la série des tableaux d'insectes. C'est donc à partir de son propre langage plastique que le peintre évolue, qu'il rassemble formes et couleurs et qu'il les réorganise.

Diplômé de l'École des beaux-arts, Tonnancour ne cherche plus «la petite bête»; il s'engage dans la grande aventure de la recherche picturale. Lors de son premier séjour au Brésil, immédiatement après la

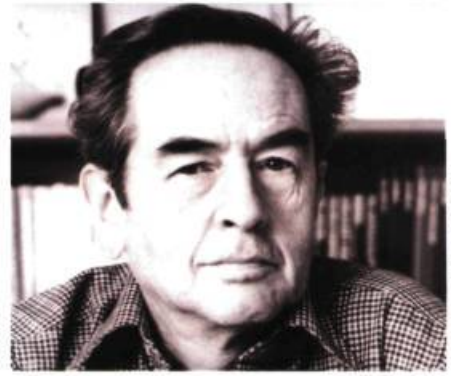


Photo: Jean-Pierre Beaudin

C'EST EN 1982 QUE JACQUES DE TONNANCOUR PREND SA RETRAITE DE L'ENSEIGNEMENT (UQAM) POUR SE CONVERTIR EN PHOTOGRAPHE DE NATURE ET PARTICULIÈREMENT DES INSECTES. DE SES NOMBREUX VOYAGES (IL IRA TRENTE FOIS EN AMAZONIE), IL RAPPORTE D'INNOMBRABLES CLICHÉS QUI RENDENT COMPTE DE SA FASCINATION POUR LE VIVANT, LA BEAUTÉ ET LA DIVERSITÉ. SES RECHERCHES ONT ÉTÉ PRÉSENTÉES À L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CHICAGO ET À L'INSECTARIUM DE MONTRÉAL. AVEC TOUJOURS LE MÊME SOUCI DE PARTAGER SA FASCINATION ET SES CONNAISSANCES, IL A RÉALISÉ UN MAGNIFIQUE OUVRAGE, PRÉFACÉ PAR HUBERT REEVES, *LES INSECTES, MONSTRES OU SPLENDEURS CACHÉES* (ÉDITIONS HURTUBISE / HMH, 160 PAGES, 155 ILLUSTRATIONS).

guerre, c'est la passion de la peinture qui le hante. Mais maintenant, quand il se rend aux sources de l'Amazone, ou quand il pénètre dans les jungles du Pérou, de la Bolivie ou de Panama, Tonnancour part à la chasse aux papillons de son enfance, il poursuit, en un véritable safari poétique, ses rêves de coléoptères.

En somme, s'il y a une constante dans l'œuvre de Tonnancour, ou un dessin principal, c'est le dessin, la forme en tant qu'intelligence d'une nature qui ne cesse de l'étonner par la bizarrerie de ses inventions. «C'est une blague de la nature», s'exclame-t-il, devant le coléoptère dit *arlequin*. «Deux qualités littéraires fondamentales: surnaturalisme et ironie», écrivait Baudelaire. Je crois bien que Tonnancour accepterait que son art soit défini en ces termes, en y ajoutant une certaine archéologie du savoir. □

Vie des Arts a consacré de nombreux articles à Jacques de Tonnancour, parmi ceux-ci: «Jacques de Tonnancour et l'invisible dans le visible», *Vie des Arts*, no 123, été 1986 et «Six peintres, de Montréal à Paris», no 37, hiver 1964-65.